

Pour la deuxième année consécutive, la revue des *Cinéma d'Amérique latine* publie un long dossier sur le **Mexique**. Cette actualité rémanente du Mexique était, cette fois, liée à la décision des gouvernements français et mexicains de réaliser en 2011 une saison culturelle mexicaine en France, saison culturelle finalement arrêtée à cause de la volonté du gouvernement français d'instrumentaliser les artistes sur une affaire judiciaire et diplomatique et, ainsi, de prendre en otage la culture.

Notre revue, indépendante de tout pouvoir français ou étranger, a décidé de poursuivre son travail de fond et d'aborder des réalités cinématographiques mexicaines qui le sont rarement : le documentaire, le cinéma d'animation, le cinéma de genre en rapport avec des figures populaires mexicaines, le lutteur et l'indienne.

Ces dernières années, le film documentaire est sorti des petits écrans domestiques pour revenir dans les salles de cinéma. Ce retour au grand écran a permis aux réalisateurs de sortir des formats imposés par les télévisions. Au Mexique, Juan Carlos Rufo avait précédé ce mouvement avec les créations mettant en scène les populations mexicaines de la vie quotidienne. L'utilisation du noir et blanc, allusion directe à la photographie de reportage, le cadrage précis et la construction dramatique rigoureuse lui permettent de renouveler le genre. Son talent n'est pas sans rappeler celui de son père Juan Rufo qu'il fut dans les années 1950 et 1960 un grand écrivain et un grand photographe.

Après une carrière de réalisateur de court-métrages et de longs-métrages de fiction Carlos Carrera s'est lancé dans une nouvelle aventure : le film d'animation en version tridimensionnelle. L'interview qu'il nous livre laisse présager une inspiration et une esthétique très personnelle, très différente de celle un peu stéréotypée qui a pulvérisé les records d'audience ces derniers temps.

Ce dossier spécial mexicain se termine par deux articles sur des personnages de la culture populaire autour desquels se sont construits de nombreux films de genre que nous avons peu l'occasion de voir en Europe. Le personnage du lutteur masqué, caricature de l'homme musculeux et courageux, est souvent le héros des luttes de quartier pour la justice. L'Indienne María, qui se bat contre le racisme ordinaire et le machisme ambiant, est un autre personnage de ces luttes populaires, et les films qui la mettent en scène ont un réel succès d'audience. Un dernier article de fond sur le cinéma d'animation au Mexique conclut ce dossier volumineux.

Deux articles montrent comment plus de 20 ans après la fin de la dictature le **cinéma chilien** s'empare aujourd'hui des questions de la mémoire et de la politique. Le premier fait une critique très approfondie des films récents *Post mortem* et *Tony Manero* qui, chacun à leur manière, ont renouvelé chez le spectateur la réflexion sur le politique. Le second aborde les questions posées dans les documentaires actuels, ceux du XXI^e siècle, par le travail sur la mémoire historique.

Le cinéma a cette particularité d'être à la fois un art et une industrie. Après avoir fait le point sur les progrès de l'intégration des cinématographies ibéro-américaines, nous avons pris l'exemple d'un pays émergent dans la production cinématographique, la **Colombie**, pour montrer comment se construisait économiquement le cinéma. Volontairement, nous avons demandé à deux personnalités du cinéma colombien qui n'ont pas du tout les mêmes fonctions et ont donc des opinions différentes, de nous exposer le système mis en place depuis une dizaine d'années dans ce pays et de faire le point sur les réussites et les échecs de cette nouvelle politique cinématographique.

Le dernier article de ce numéro illustre l'émergence de **nouveaux réalisateurs cubains**, dont les films ont été projetés à la Muestra qui leur est consacrée au dernier festival du nouveau cinéma latino-américain de La Havane.